



Dean Martin et Jerry Lewis dans *Hollywood or Bust* de Frank Tashlin.

Hollywood ou mourir

HOLLYWOOD OR BUST (UN VRAI CINGLE DE CINEMA), film américain en Technicolor et en VistaVision de FRANK TASHLIN. *Scénario* : Erna Lazarus. *Images* : Daniel Fapp. *Décors* : S. Comer et F. Babcock. *Musique* : Walter Scharf. *Chansons* : Sammy Fain et Paul-Francis Webster. *Montage* : Howard Smith. *Interprétation* : Dean Martin, Jerry Lewis, Anita Ekberg, Pat Crowley, Maxie Rosenbloom, Kathryn Card. *Production* : Hal Wallis, 1956. *Distribution* : Paramount.

Selon Georges Sadoul, Frank Tashlin est un cinéaste de second plan, parce qu'il n'a jamais tourné le remake de *Vous ne l'emporterez pas avec vous* ou de *Cette sacrée vérité*. Selon moi, le tort de mon confrère est de prendre un peu trop vite une porte fermée pour une porte ouverte. On s'apercevra, dans quinze ans, que *La Blonde et moi* faisait office à l'époque, c'est-à-dire aujourd'hui, de fontaine de jouvence où le cinéma de maintenant, c'est-à-dire de demain, a puisé un regain d'inspiration.

A dire vrai d'ailleurs, le cinéma est trop résolument moderne pour qu'il puisse même être question, pour lui, d'une voie à suivre autre que celle d'un débouché, d'une inauguration esthétique perpétuelle. Son destin historique diffère d'autant plus fortement de celui du théâtre ou du roman qu'il en est l'exact contraire. Alors que les spécialistes littéraires ne vantent plus les mérites d'une pièce ou d'un livre que

dans la mesure où ceux-ci ont *fermé définitivement* toutes les issues (cf. « Ulysse de James Joyce ou « Fin de partie » de Samuel Beckett), nous, à l'inverse, nous applaudissons à *La Main au collet*, *Elena et les hommes*, *Voyage en Italie*, *Et Dieu... créa la femme*, parce que ces films ont bel et bien *ouvert définitivement* de nouveaux horizons. Moralité : expliquons Frank Tashlin par Frank Tashlin.

Dressé à bonne école, celle des scénaristes hollywoodiens, la mise en scène ne l'effraye pas plus que Dick Powell n'effarouchait Debbie Reynolds dans *Suzanne découche*. A cela, une excellente raison : avant d'être « gagan » de « cartoons », Frank Tashlin fut l'auteur de nombreuses bandes dessinées pour journaux de toutes catégories (2). Or, il suffit de parcourir dans *FRANCE-SOIR* « Juliette de mon cœur » pour s'apercevoir que le découpage de cette bande est en avance esthétiquement de pas mal d'années,

sur celui, par exemple, de la majorité des films français actuels. A l'intérieur d'une scène, le *changement de plan* s'y fait avec une hardiesse inventive en direction de laquelle Laviron ferait bien de mener les élèves de l'IDHEC. Cette hardiesse dans l'invention, tout à la fois sèche et nonchalante, voilà le trait par quoi le metteur en scène d'*Hollywood or Bust* ne ressemble à personne, ni même au tout dernier Lubitsch, ni même à Cukor, puisque Tashlin n'aurait que faire d'un Garson Kanin.

Tout ceci, on le remarque d'autant mieux dans *Hollywood or Bust* qu'il s'agit là d'un film de commande, où, précisément, un cinéaste digne de ce nom a le droit de livrer impudiquement ses secrets. Dans cette pantalonnade, il s'agit, en effet, pour Tashlin, de *prendre Hollywood au mot*. Au mot, c'est-à-dire à la gorge, en l'occurrence, la gorge d'Anita Ekberg. Hollywood ou mourir signifie donc : vivre pour Anita, pour Shirley, ou Dorothy, ou Pat, ou Jane comme nous

le reprouvera bientôt *Will succes spoil Rock Hunter* ?

Hollywood or Bust est à *La Blonde et moi* ce que, proportions gardées, *L'école des femmes* est au *Misanthrope*. Sur le thème cher à Howard Hawks de l'itinéraire (1), Tashlin se livre à une débauche de trouvailles poétiques où le charme et la cocasserie alternent avec un bonheur d'expression constant. Certes, la trame est mince, mais le mérite en est d'autant plus grand. Faire de Dean Martin un comédien, voilà qui suffirait à classer celui qui le dirige parmi les meilleurs.

Louis Jouvet cite quelque part cette définition du théâtre par Alfred de Vigny : « *une pensée qui se métamorphose en mécanique* ». Homme de cinéma, et de cinéma en couleurs, Tashlin fait donc le contraire de ce que dit Vigny. Preuve en est le visage de Jerry Lewis où, par instant, le comble de l'artifice se marie à la noblesse du vrai documentaire.

Résumons-nous. Frank Tashlin n'a

(1) Bien que le trajet New-York-Hollywood corresponde chez nous à celui Paris-Côte d'Azur, de tels films sont impossibles en France, parce que ce thème de la migration nous vient justement d'Amérique et que nous ne saurions le traiter avec le naturel requis.

pas rénové la comédie américaine. Il a fait mieux. Entre *Hollywood or Bust* et *New-York-Miami*, entre *La Blonde et moi* et *Sérénade à trois*, il n'y a pas une différence de degré mais de nature. Bref, au lieu de rénover, Frank

Tashlin a *créé*. Et dorénavant, quand vous parlez d'un film comique, ne dites plus : c'est chaplinesque, mais dites très haut : c'est tashlinesque.

Jean-Luc GODARD.

(1) L'in vraisemblance du scénario n'est d'ailleurs qu'apparente. Son point de départ est vrai. Dans le film, Michel Simon, le commissaire, voit sa tâche facilitée par le fait que l'assassinat du comédien a été filmé, ce dernier étant tué, alors que pour les besoins d'un film tourné à la va-vite, il devait se promener dans la rue. Or, nous lisons dans la presse (le *JOURNAL DU DIMANCHE* du 2 juin) que la mort d'un figurant tué pendant la réalisation de *Si Paris m'était Conté*, avait été filmée de sorte qu'il a été assez facile de retenir la responsabilité d'un accessoiriste qui n'avait pas pris toutes les précautions nécessaires.

(2) Frank Tashlin a écrit et illustré lui-même plusieurs livres d'enfants.